

***Le Panoptique et 1984 :* confrontation de deux figures politiques d'asservissement**

Christine Ragoucy

Étrange destin commun que celui du *Panoptique*, prison modèle conceptualisée par Jeremy Bentham à la fin du XVIII^e siècle, et celui du roman *1984* écrit par George Orwell en 1948. Ce qui les rapproche est d'avoir activé, en tant que modèles des technologies politiques d'asservissement des individus par les pouvoirs modernes, « une intensité imaginaire » dont peu de textes ont fait preuve. En l'occurrence, ils ont fourni une image malléable à différentes interprétations et, là où on peut considérer que la référence au Panoptique est restée dans le champ du domaine des spécialistes, *1984* a atteint à l'universel, popularisé au rang de métaphore commune. Il n'est pas rare qu'à la mention d'une de ces figures l'autre soit évoquée. L'objectif, dans ce texte, est d'esquisser une confrontation de ces deux figures politiques sans oublier une dimension commune plus rarement confrontée, celle de la langue.

Les dispositifs et leurs auteurs

Le Panoptique

Son « auteur » est Jeremy Bentham (1748-1832). Bentham est un juriste anglais, un théoricien du droit, et tout au long de sa vie il s'attachera à la réforme théorique et pratique du droit. Cependant, Jeremy Bentham a été aussi le chef de file de la doctrine utilitaire, le « grand homme » de l'utilitarisme, pour avoir donné au principe d'utilité la dimension d'une arithmétique morale qui, espère-t-il, devait permettre de fonder une science intégrale de l'homme.

La description du Panoptique est inséparable du contexte de cette époque où se fonde notre modernité. Contexte philosophique de la recherche d'une arithmétique morale (fin de la transcendance). Contexte de l'émergence de la révolution industrielle et du problème du contrôle des masses par un petit nombre, d'où l'acuité de la question de la surveillance. Au cours de cette période, Bentham s'intéresse à la réforme du droit pénal et publiera en 1789 *L'Introduction aux principes de la morale et de la législation*. Dans cet ouvrage, il pose le principe du calcul des plaisirs et des peines et définit ses idées fondamentales en matière de droit pénal, notamment en appliquant le principe d'utilité au droit pénal, avec l'introduction d'une rationalisation et d'une définition de la peine. Il pense nécessaire d'éliminer les châtiments reposant sur le principe de la vengeance et d'introduire une juste proportion entre le délit et la peine.

Mais si dans les années 1770-1780 l'Angleterre paraît manifester peu d'intérêt pour la rénovation de la codification du droit pénal, on y observe en revanche – comme dans l'ensemble de l'Europe – un fort intérêt pour la question du régime pénitentiaire¹. En effet, la société industrielle naissante, dont le bon fonctionnement est lié à la productivité et à l'ordre social, supporte mal le vagabondage et la mendicité. Et les préoccupations philanthropiques – souvent sur fond religieux – et hygiénistes se développent, alors que la seule alternative à une effroyable dégradation de la condition pénitentiaire dans des établissements surencombrés où sévit la corruption est l'inauguration, en 1784, par le Parlement anglais d'une mesure relative à la déportation administrative en Australie.

1 - Perrot M., « L'inspecteur Bentham », postface à : Bentham J., *Le Panoptique*, Paris, Belfond, 1977, p. 179.

C'est dans ce contexte que Bentham conçoit les plans d'une prison modèle, d'une fiction philanthropique : le Panoptique ². Au départ, comme le dit Bentham lui-même, « une simple idée d'architecture ³ », qui à travers la structuration de l'espace qu'elle organise rend effectif un premier principe fondamental : l'inspection centrale. Un deuxième principe, d'administration celui-là, vient compléter le premier, l'administration de cette prison devra se faire par contrat qui devra respecter trois règles : la règle de douceur, la règle de sévérité et la règle d'économie ⁴. Le mémoire sur le *Panoptique*, rédigé dès 1787, ne sera publié qu'en 1791.

Ce projet dévorera Bentham, philanthrope obsédé par les stratégies pédagogiques des réformes juridique et sociale, à travers les questions de l'utilité et de la surveillance. Vers 1800, c'est à travers le Panoptique qu'il est connu en Angleterre et c'est à ce titre qu'il fera d'abord école. C'est seulement dans les années 1810, avec une grande mélancolie, qu'il arrêtera de consacrer l'ensemble de ses forces matérielles et financières et de ses espoirs à tenter de faire prendre corps à ce projet. C'est à partir de ces mêmes années 1810 qu'on assiste à une profonde évolution de sa pensée vers le radicalisme ainsi qu'au renouveau de ses travaux sur les fictions ancrées désormais dans une dimension philosophique.

-
- 2 - Cf. l'ouvrage *Le Panoptique*, *op. cit.* Cet ouvrage reproduit le texte français (p. 1-56), retravaillé par Dumont, envoyé à l'Assemblée Nationale Française, avec une lettre d'accompagnement de Jeremy Bentham datée du 25 novembre 1791. Il reproduit également la traduction française d'un mémoire sous forme de vingt et une lettres écrites par Jeremy Bentham en 1786 (ou 1787) en Russie et fictivement adressées à un interlocuteur anonyme. C'est cet ensemble de lettres qui sera édité en 1791 en Angleterre sous le titre de *Panopticon*.
 - 3 - Bentham J., *Le Panoptique*, *op. cit.* Expression largement mise en valeur par Bentham. En effet, elle est utilisée deux fois dans le manuscrit présenté à l'Assemblée Nationale en France, à chaque fois notée en italique (p. 5 et 55), où elle prend la forme exacte de : « une simple idée nouvelle en architecture ». Par ailleurs, cette expression constitue la dernière phrase de la dernière lettre (XXI) de l'édition anglaise du *Panoptique* (p. 168).
 - 4 - Sur ces différents points, voir Halévy É., *La Formation du radicalisme philosophique*, tome I, Paris, PUF, 1995, p. 106-108.

1984

Publié en 1948, ce sera le dernier roman d'Éric Blair, pseudonyme George Orwell (1903-1950), écrivain anglais. Sa participation à la guerre d'Espagne dans les milices du POUM (Parti Ouvrier d'Unification Marxiste) en 1936 et 1937, marque un tournant décisif dans l'existence d'Orwell et dessine définitivement et jusqu'au bout l'engagement de sa vie et de son œuvre. Ce désormais socialiste libertaire observe avec horreur le développement du fascisme en Europe ainsi que le dévoiement du socialisme à travers le stalinisme. Homme préoccupé de façon concrète et engagée par les inégalités économiques et sociales, il questionne, sur un mode lucide et acéré mais sans cynisme ni mépris, avec l'attitude des hommes passionnés par la vérité, avec un regard que l'on pourrait qualifier de freudien, le problème pour lui fondamental de l'asservissement des individus, dans ses modalités économiques, sociales et politiques, à l'intérieur des sociétés occidentales en crise du milieu du XX^e siècle.

1984 est l'écrit le plus connu d'Orwell, souvent à l'exclusion du reste de son œuvre. Il entrelace différents thèmes, préoccupations et réflexions présents dès le début de son écriture et qui seront progressivement élaborés dans ses romans et ses essais jusqu'à aboutir à *1984*. Ce roman est classé comme utopie négative. De fait – et c'est probablement ce qui lui donne une telle résonance – *1984* est une utopie qui fait une large place à la pulsion de mort.

1984 est le récit d'une tentative de résistance au sein d'un système totalitaire, tentative qui échoue au point que le héros rend grâce de cet échec. L'action se déroule en Oceania, qui constitue un des trois blocs mondiaux qui composent alors la planète (avec l'Eurasia et l'Estasia). La société de l'Oceania est divisée en trois classes : le Parti intérieur, le Parti extérieur et les prolétaires, et est régie par l'Angsoc. L'Angsoc est le dispositif idéologique qui assure la conservation du pouvoir aux mains du Parti intérieur, face à la menace que pourrait représenter le Parti extérieur. Ce dispositif est basé sur l'organisation systématique d'une pénurie matérielle, au détriment des membres du Parti extérieur et du prolétariat, à travers un système de destruction des richesses dans une guerre perpétuelle entre les trois blocs et sur une maîtrise fine et constante des corps et des esprits des membres du Parti extérieur. Le fil de ce roman est le trajet, de la résistance à la reddition, d'un membre du Parti extérieur : Winston Smith, petit homme chétif

d'une quarantaine d'années. Dans une première partie, le cadre du roman est posé, c'est-à-dire les coordonnées de l'espace, du temps et de la mémoire. Les modalités de fonctionnement de l'Angsoc sont exposées : le regard de Big Brother, le dispositif de surveillance au moyen du réseau de télécrans, les Deux Minutes de la Haine contre Goldstein (« le traître fondamental »), la falsification de la mémoire ainsi que le Novlangue et son corollaire, la doublepensée. Les protagonistes du roman sont présentés : Julia (on ne connaît que son prénom), jeune membre, apparemment zélée et pleinement intégrée, du Parti extérieur, et O'Brien (on ne connaît que son nom de famille), seul personnage du Parti intérieur développé dans le roman. Dans la seconde partie, le couple Winston-Julia se forme et on assiste alors aux moments de résistance que les amants arrivent à soustraire à cette idéologie totalitaire qu'est l'Angsoc, au travers de leurs pratiques du sexe, de l'amour et de la mémoire. Le monde des prolétaires joue un rôle de référence important dans cette seconde partie. Elle se clôt avec l'irruption de la Police de la Pensée dans l'enclave que s'était aménagée le couple dans une maison d'un quartier prolétaire et en conséquence la séparation de fait des amants. La troisième partie met en scène cette fois-ci le couple Winston Smith-O'Brien. Elle expose, en utilisant une progressivité de la tension, à travers une description des tortures appliquées par O'Brien à Winston Smith – tortures physiques mais aussi tortures mentales infligées par un éclatement total de l'ancrage symbolique du discours –, les principes de l'asservissement à l'œuvre dans l'Angsoc. Principes parfaitement totalitaires puisque non seulement ils destituent chez le sujet toute capacité de résistance mais ils effacent chez lui tout souvenir de l'existence même d'un désir possible de résistance qui fait place à une émotivité dégoulinante de gratitude pour Big Brother.

Deux figures de technologie politique

L'œil central du Panoptique

Le premier destin du Panoptique est d'avoir été un modèle architectural qui a donné lieu à un certain nombre de réalisations, prisons mais aussi usines, écoles, etc. C'est ce qui avait été préconisé par Jeremy Bentham lui-même, que ce dispositif architectural soit appliqué

« à toutes sortes d'établissements, dans lesquels des personnes de caractéristiques différentes doivent être gardées sous contrôle ⁵ ».

Les contemporains de Bentham, déjà, s'inquiétaient des effets de tels principes sur la destruction de la liberté d'esprit de citoyens transformés en véritables machines disciplinées. Élie Halévy, grand commentateur du début de ce siècle de l'œuvre de Bentham, manifeste sa préoccupation à propos des tentations despotiques de l'utilitarisme. Dès le début de son commentaire, à propos des descriptions et des analyses de Bentham sur le Panoptique, il note : « La doctrine de l'utilité n'est pas, à son origine et dans son essence, une philosophie de la liberté ⁶ ».

C'est Michel Foucault ⁷ qui théorise le panoptisme et en fait un des traits spécifiques aux technologies politiques modernes d'asservissement, la figure moderne des disciplines. Bentham avait précisément perçu et noté que le cœur de son projet était le principe de l'inspection universelle. Cet homme qui se voulait le Newton des sciences humaines aura ainsi inventé « une “physique“ ou une “anatomie“ du pouvoir, une technologie ⁸ ».

Michel Foucault définit le panoptisme comme le principe de pouvoir dont le Panoptique représente « la figure architecturale ». L'idée architecturale, le mécanisme du Panoptique, est une organisation spatiale particulière où voir et être vu ne sont pas réversibles. Au centre de l'édifice il y a une tour, la maison des inspecteurs, où ceux-ci peuvent constamment voir tous les individus logés dans une enceinte périphérique. Mais ces individus n'ont pas accès en retour à la visibilité à l'intérieur de la tour centrale. L'effet de ce mécanisme – qui distribue la visibilité et l'invisibilité – est de reporter la charge de l'assujettissement sur les individus qui y sont soumis. « Celui qui est soumis à un champ de visibilité, et qui le sait, reprend à son compte les contraintes du pouvoir ;

5 - C'est même le titre complet donné par Bentham à l'édition anglaise de 1791 du *Panoptique* : « Panopticon ; or the Inspection House : containing the idea of a new principle of construction applicable to any sort of establishment, in which persons of any description are to be kept under Inspection ; and in particular Penitentiary Houses, Prisons, Houses of Industry, Work-Houses, Poor-Houses, Manufactories, Mad-Houses, Lazarettos, Hospitals, and Schools ».

6 - Halévy É., *op. cit.*, tome I, p. 106.

7 - Foucault M., *Surveiller et Punir*, Paris, Gallimard, 1975.

8 - *Idem*, p. 251.

[...] il devient le principe de son propre assujettissement ⁹. » Pour le philanthrope utilitaire Bentham, il s'agit là d'un principe à visée pédagogique, sans application de cruauté inutile, visant à une réforme des déviants : « Être incessamment sous les yeux d'un inspecteur, c'est perdre en effet la puissance de faire le mal, et presque la pensée de le vouloir ¹⁰. »

En effet, c'est 'illusion d'être sous le regard d'un œil central, d'un « semblant de Dieu », instance symbolique à laquelle la soumission est rendue ¹¹. Mais ce dispositif est « diabolique ¹² » parce que à cet œil central tout le monde est soumis : l'inspecteur surveille également les sous-inspecteurs et les subalternes en tout genre et lui-même à son tour est surveillé par les inspecteurs d'un ordre supérieur et le comité du public ¹³.

9 - *Id.*, p. 235

10 - *Le Panoptique, op. cit.*, p. 8 du Mémoire à l'Assemblée Nationale Française

11 - Miller J.-A., « Le despotisme de l'utile. La machine panoptique de Jeremy Bentham » dans *Barca!*, n° 1, septembre 1993. Cf. aussi Perrot M., « L'Œil du pouvoir. Entretien avec Michel Foucault », dans *Le Panoptique, op. cit.*, p. 22 : « [...] on se demande qui Bentham met-il dans la tour ? Est-ce l'œil de Dieu ? Mais Dieu est peu présent dans son texte ; [...] Alors qui ? À la fin des fins, force est de se dire que Bentham lui-même ne voit plus très bien à qui confier le pouvoir. »

12 - Foucault M., « L'Œil du pouvoir », *op. cit.*, p. 21 : « C'est sans doute ce qu'il y a de diabolique dans cette idée comme dans toutes les applications auxquelles elle a donné lieu. On n'a pas là une puissance qui serait donnée entièrement à quelqu'un et que ce quelqu'un exercerait isolément, totalement sur les autres ; c'est une machine où tout le monde est pris, aussi bien ceux qui exercent le pouvoir que ceux sur qui ce pouvoir s'exerce. Cela me semble être le propre des sociétés qui s'instaurent au XIX^e siècle. Le pouvoir n'est plus substantiellement identifié à un individu qui le posséderait ou l'exercerait de par sa naissance, il devient une machinerie dont nul n'est titulaire. Certes, dans cette machine personne n'occupe la même place ; certaines des places sont prépondérantes et permettent de produire des effets de suprématie. De sorte qu'elles peuvent assurer une domination de classe dans la mesure même où elles dissocient le pouvoir de la puissance individuelle. »

13 - Bentham J., *Le Panoptique, op. cit.*, p. 9-12 du Mémoire à l'Assemblée Nationale Française. Également dans la traduction de l'édition anglaise, p. 111-112, Lettre VI : Avantages du plan : « Le plan répond et de façon satisfaisante, à une des plus curieuses questions politiques : *Quis custodiet ipsos custodes ?* »

Tout le monde est pris dans cette machine panoptique. « On a affaire à un appareil de méfiance totale et circulaire, parce qu'il n'y a pas de point absolu ¹⁴. »

Jacques-Alain Miller, quant à lui, interprète les travaux de Bentham sur le Panoptique comme une théorie architecturale de l'utilitarisme lui-même. Ainsi, par métaphore, le Panoptique devient-il « la machine universelle de l'utilitarisme » au service d'une seule référence, « la Maximisation » qui se présente sous le couvert du slogan (« la formule ») que l'utilitarisme présente comme son objectif ultime : « Le plus grand bonheur du plus nombre ¹⁵. »

« BIG BROTHER VOUS REGARDE »

Il est indéniable que dans *1984* on retrouve la structure du dispositif de contrôle des individus du *Panoptique*. Les deux termes du roman devenus expressions communes sont « 1984 ¹⁶ » et « Big Brother ». Ainsi, le slogan « BIG BROTHER VOUS REGARDE » qui ouvre le roman et les modalités concrètes qui mettent en œuvre cette surveillance peuvent être considérés, sans difficultés, comme une traduction romancée du Panoptique.

Big Brother, dont le portrait est affiché sur chaque palier d'immeuble, à chaque carrefour de rues, tient le rôle de l'œil central du Panoptique. Un détail viendrait au besoin renforcer ce parallèle : « C'était un de ces portraits arrangés de telle sorte que les yeux semblent suivre celui qui passe ¹⁷. » Jamais dans le roman la non-existence de Big Brother n'est positivement affirmée alors que celle de Goldstein est confirmée par O'Brien. Mais à la question de Winston Smith « – Big Brother existe-t-il ? », O'Brien répond : « – Naturellement il existe. Le Parti existe. Big Brother est la personnification du Parti. » À la question de Winston Smith : « – Big Brother mourra-t-il jamais ? », O'Brien répond : « – Naturellement non. Comment pourrait-il mourir ¹⁸ ? » Et peu

14 - Foucault, M. « L'œil du pouvoir », *op. cit.*, p. 23.

15 - Miller J.-A., « Le despotisme de l'utile... », *op. cit.*

16 - Cf. Desanti D., « 1984, c'est demain », *L'Ane*, septembre-octobre 1983

17 - Orwell G., *1984*, traduit par A. Audiberti, Paris, Folio Gallimard, 1950, p. 12.

18 - *Ibid.*, p. 365 et 366. Cette affirmation est seulement établie dans le texte apocryphe de Goldstein, p. 295 : « Big Brother est le masque sous lequel le Parti choisit de se montrer au monde. »

importe que Big Brother soit ou non un individu, car avant tout il est une fiction efficace, cette fiction du « Semblant de Dieu », l'instance symbolique de cette surveillance perpétuelle.

Le dispositif effectif de surveillance, dans *1984*, est aussi « diabolique » que celui constitué par le Panoptique. L'installation de télécrans dans les espaces privés et publics est faite de façon à ce qu'il ne reste aucune zone sans surveillance potentielle. C'est ainsi que *1984* a souvent été considéré comme une sorte de Cyberpanoptique¹⁹. Par ailleurs, chacun – comme l'illustrent de façon édifiante la famille Parsons et ses « enfants héros » – est le surveillant de ses camarades. Il n'y a pas de point absolu de pouvoir. Ni dans la configuration concrète de la surveillance, ni au travers du mythe selon lequel un individu serait à même d'exercer le contrôle absolu²⁰. Tous les protagonistes, y compris O'Brien lui-même, sont des rouages de ce Cyberpanoptique. C'est ce que montre sous forme de mot d'esprit la réplique d'O'Brien à Smith, quand ce dernier, emmené au Ministère de l'Amour après son arrestation, est stupéfait de le rencontrer : « – Ils vous ont pris aussi ! cria-t-il. / – Ils m'ont pris depuis longtemps ! dit O'Brien presque à regret, avec une douce ironie²¹. »

L'agencement de la visibilité et de l'invisibilité joue un grand rôle dans le roman. Il y a toute une intrigue des regards (échange, interprétation, évitement, masquage), intrigue renforcée par l'utilisation que fait Orwell des lunettes comme élément venant redoubler la signification des regards (« l'éclair hostile des verres » de lunettes de Tillotson, « les lunettes brillantes » des intellectuels du Parti, la manière « curieusement civilisée » dont O'Brien assure ses lunettes sur son nez, etc.).

Il y a, tout au long du roman, un poids symbolique important de l'obscurité et de la lumière, que vient confirmer l'attribution, dans son rêve, par Winston Smith à O'Brien de la fameuse phrase qui est à l'ori-

19 - Perrot M., « L'inspecteur Bentham », *op. cit.*, p. 207, montrant ainsi comment à Fresnes l'innovation d'un dispositif de surveillance par caméra vient remplacer la configuration rayonnante caractéristique de l'architecture panoptique.

20 - Cf. Žižek S., « Vers le mathème de 1984 », *L'Âne*, septembre-octobre 1983 : « Orwell est loin d'une telle naïveté et sait que "les non-dupes errent" : il ne pose pas d'un côté les innocents manipulés et de l'autre le manipulateur non dupe qui "contrôle le jeu", mais présente le manipulateur lui-même comme celui qui croit le plus à la manipulation. »

21 - Orwell G., *1984*, *op. cit.*, p. 338.

gine de toute l'action du roman : « Nous nous rencontrerons là où il n'y a pas de ténèbres », et qui, dans chacune des parties du roman, scande l'évolution des rapports entre Smith et O'Brien²², sorte de métaphore du ministère de l'Amour où règne une perpétuelle lumière artificielle²³, et de son point central, la salle 101.

Comme *Le Panoptique*, *1984* a donné lieu depuis sa parution à divers niveaux d'interprétation²⁴. La fin (?) des grands pouvoirs fascistes qui ont marqué l'Occident du XX^e siècle, la chute du mur de Berlin qui a pris en défaut les analystes politiques, le franchissement de l'échéance fixée dans le roman et la confrontation effective avec l'émergence de la « cybersociété » ont mis fin aux interprétations de type prophétique du roman. En revanche, qu'il soit catalogué comme roman parodique, comme politique-fiction ou comme une sorte de théorie romanesque du totalitarisme, *1984* est à peu près universellement considéré comme une réflexion sur le mode de fonctionnement et la logique des pouvoirs totalitaires. C'est dans ce cadre-là qu'est généralement évoqué le Panoptique, en mettant en relation les modalités de contrôle et d'asservissement des deux dispositifs. L'organisation de l'espace panoptique fait office de « spécificité de la configuration totalitaire²⁵ », la comparaison se focalisant sur les dispositifs de surveillance eux-mêmes ou sur la dépossession pour les individus de leurs corps et de leurs visages contrôlés et disséqués en permanence par le regard virtuellement omniprésent du pouvoir²⁶.

La nature de la relation entre Smith et O'Brien a donné lieu à de multiples interprétations. L'une est, ici, particulièrement intéressante, O'Brien comme « frère ennemi » d'Orwell : « Ce frère ennemi, c'est la tentation totalitaire qui reste bien chez Orwell, la tentation d'une écri-

22 - *Ibid.*, p. 41, 252-253 et 346

23 - *Ibid.*, p. 340 : « Depuis le moment de son arrestation, il n'avait vu ni la lumière du jour, ni l'obscurité. »

24 - Cf. Bouchard G. Rocque A. et Ruelland J. G., « Orwell et *1984* : trois approches », et notamment dans la présentation faite par Rocque A. : « Au-delà des lieux communs », et le texte de Ruelland J. G., « George Orwell, conscience politique de notre temps ».

25 - Gensane B., « Espace-temps et langage dans *1984* », *La Licorne*, n° 28, 1994, UFR Langues Littérature de Poitiers, p. 113-126. Cf. notamment p. 115 et p. 117.

26 - Haroche C., « L'injonction à l'impassibilité dans *1984* », *L'Arc*, n° 94, 1984, p. 72-78.

ture très moralisatrice, très rigide, la tentation de la leçon, du savoir imposé aux autres qui s'incarne probablement dans ce personnage de O'Brien²⁷. » Après d'insupportables séances de torture à l'électricité, O'Brien dit à Winston : « Je me donne du mal pour vous, Winston, parce que vous en valez la peine. Vous savez parfaitement ce que vous avez. [...] Heureusement, cela se guérit²⁸. » Ce « frère ennemi » d'Orwell n'est autre que le réformateur utilitaire Bentham, rêvant d'être le geôlier de son Panoptique : « Laissez-moi construire une prison sur ce modèle et je m'en fais geôlier²⁹. »

George Orwell, semble-t-il, n'avait pas lu Bentham³⁰. Parmi les références littéraires généralement indiquées comme sources d'inspiration de 1984³¹, il faut mentionner *Nous autres* d'Eugène Zamiatine. Orwell signale l'intérêt que présente dans *Nous autres* le parti pris politique de la fiction³², attitude qu'il adoptera dans son propre roman. En revanche, la rationalité, la scientificité qu'on trouve dans *Nous autres* sont cassées dans 1984. Chez Orwell, deux et deux ne font plus quatre. L'utilisation de la falsification et de l'ambivalence comme principes politiques est présente chez Zamiatine, mais chez Orwell elle constitue le ressort même du roman.

27 - Bonifas G., dans une émission de Jean Dève sur Orwell à *France Culture*, 6 janvier 1997.

28 - Orwell G., 1984, *op. cit.*, p. 348.

29 - Bentham J., lettre à l'Assemblée Nationale Française du 25 novembre 1791, dans *Le Panoptique*, *op. cit.*

30 - Jean-Jacques Courtine est l'auteur qui est allé le plus loin dans les comparaisons entre Orwell et Bentham puisqu'il est le seul à avoir parlé à la fois de la question du Panoptique et de celle du langage. Dans un article « La meilleure des langues : le novlangue d'Orwell » (dans *La Linguistique fantastique*, éditions Joseph Clims-Denoël, 1985, p. 205-210), il précise dans la note 7, p. 210 : « B. Crick m'a indiqué, dans une communication personnelle, qu'il n'avait trouvé aucune référence à Bentham dans les écrits d'Orwell et il est peu probable en effet qu'Orwell ait connu *le Panoptique*. »

31 - Les titres unanimement cités sont Aldous Huxley, *Le Meilleur des mondes* (1932), Jack London, *Le Talon de fer* (1908) et Eugène Zamiatine, *Nous autres* (1920). Il faut également citer les œuvres de Swift et H.G. Wells, dont Orwell fut un fervent lecteur. Et puis également d'Arthur Koestler.

32 - Orwell G., « Review : *We* by E.I. Zamyatin », dans *Tribune*, 4 janvier 1946, reproduit dans *Collected Essays, Journalism and Letters*, Vol. 4, Penguin Books, p. 95-99. Voir notamment le moment où Orwell compare *Nous autres* au *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley (p. 97).

Les interprétations données sur la comparaison entre *Le Panoptique* et *1984* sont contradictoires. Soit le modèle politique présenté dans *1984* est considéré comme le dévoiement du projet benthamiste à visée philanthropique³³. Soit, à l'inverse, il mettrait en lumière les effets du retournement paradoxal que produit la mise en œuvre d'un pareil projet philanthropique³⁴ et serait un avertissement à propos des dérapages possibles de nos sociétés libérales vers des systèmes subtilement totalitaires. *1984* serait ainsi sur un mode satirique le dévoilement d'une vérité, l'envers des apparences philanthropiques du Panoptique et, plus généralement, une satire des tentations totalitaires de l'utilitarisme, illustrée par l'inversion de chiffres qui pourrait être à l'origine du titre du roman : 1948 (date de son achèvement) et 1984³⁵.

La dimension de la langue

La théorie des fictions

Jeremy Bentham a également mené une réflexion originale sur la logique et le langage qui est maintenant désignée sous l'appellation de théorie des fictions. Cette dimension de son œuvre, méconnue et dépréciée par les plus grands commentateurs, dont Élie Halévy, est restée longtemps enfouie dans l'éparpillement des manuscrits concernés, les nombreux détours et revirements de sa réflexion et l'ancrage spécifique de son élaboration au sein d'une réflexion juridique et politique.

Le premier rassemblement distinct des textes de Bentham sur le langage est fait par l'Anglais Charles Kay Ogden, qui le publie en 1932 sous le titre de *Bentham's Theory of Fictions*. En 1959, Jacques Lacan prend connaissance de cet ouvrage par son ami le linguiste Roman Jakobson, et souligne ce qui fait le « ressort, la petite chevillette³⁶ » de ces réflexions de Bentham sur les fictions : l'instauration, à partir du

33 - Gensane B., « Espace-temps et langage dans *1984* », *op. cit.*

34 - Haroche C., « L'injonction à l'impassibilité dans *1984* », *op. cit.*

35 - Ceci est l'hypothèse que mentionne Bernard Crick, entre autres auteurs, dans un texte (p. 135) reprenant une communication effectuée en 1984 : « Reading *1984* as a Satire », *Essays on politics and literature*, Edinburgh University Press, 1989, p. 133-165.

36 - Lacan J., *L'éthique de la psychanalyse*, *Le Séminaire*, Livre VII, Éditions du Seuil, 1986, p. 21.

langage, d'une catégorie du symbolique. Ultérieurement, Lacan précisera : « catégorie du symbolique qui se trouve être précisément celle, réactualisée mais d'une tout autre manière par l'événement Freud et ce qui s'en est suivi³⁷. »

Au fondement de la théorie des fictions élaborée par Bentham est établie l'opposition existant dans le langage entre les entités réelles et les entités fictives ou fictions. Le terme « entités réelles » recouvre les substantifs qui désignent les entités ayant une existence réelle et le terme « entités fictives » ou « fictions », les substantifs qui désignent les entités ayant seulement une existence linguistique : « C'est au langage et au langage seul, que les entités fictives doivent leur existence, leur impossible et néanmoins indispensable existence³⁸. »

Dans les premiers temps, dès 1776 avec le *Fragment on Government*, ce qui prédomine dans la réflexion de Bentham, c'est une action sans relâche contre « les métaphores parasitaires » qui conduisent aux dérives despotiques, et la recherche d'une langue transparente, débarrassée de toute équivoque, de tout vice poétique. Bentham s'attache à dénoncer les fictions trompeuses, les « fallaces » qui font obstacle à la généralisation du principe de l'utilité, au bonheur du plus grand nombre. Cette capacité de tromperie du langage permet le maintien des privilèges de la minorité dirigeante³⁹. À partir des années 1810, les écrits de Bentham sur la logique et le langage seront consacrés à la fondation d'une théorie des fictions, accordant alors un rôle positif aux entités fictives au sein d'une critique philosophique du langage.

Bentham mène une réflexion sur les fictions, mais en théoricien de l'utilitarisme : l'utilité et les fictions y sont intimement mêlées. L'objectif de Bentham est d'aboutir à une langue complète, mais une langue complète du point de vue de l'utilité. Il revendique la nécessité de la dépoétisation, de la démétaphorisation de la langue, dont les fictions et les métaphores doivent être totalement classées et contrôlées. Ainsi,

37 - Lacan J., *D'un Autre à l'autre*, Séminaire inédit, Leçon du 26 février 1969.

38 - Bentham J., *De l'Ontologie et autres textes sur les fictions*, Le Seuil, coll. « Points Essais », 1997, p. 85. Une très complète analyse et un commentaire fouillé de la théorie des fictions chez Bentham sont faits dans l'appareil critique (Introduction, p. 9-68, et Glossaire, p. 195-258) apporté par Jean-Pierre Cléro et Christian Laval à cet ouvrage.

39 - Laval, C. *Jeremy Bentham, Le pouvoir des fictions*, Paris, 1994, p. 25.

ces nomenclatures interminables de Bentham qui classent les mots en tables panoptiques sont, pour Jacques-Alain Miller, les « prisons du langage ». On retrouve cette même volonté de tout contrôler, cette même tentation de tout maîtriser dans la langue de l'utilitarisme et dans le Panoptique. Chez Bentham, « en matière juridique comme en logique, il faut toujours pouvoir s'y retrouver “*at first glance*” – au premier coup d'œil. Et encore il ne doit subsister “*no dark spot*” – aucun coin sombre, aucune obscurité, aucune tache ⁴⁰. »

Le Novlangue

Orwell n'était pas linguiste, mais un essayiste passionné par le langage. Lui-même apprit sept langues étrangères, et se définissait comme un écrivain politique. Il aborda à diverses reprises les rapports entre le langage et la politique, et développait l'idée qu'il existait une relation forte d'une part entre la simplicité du langage et la liberté politique, d'autre part entre la corruption du langage et les modes de pensée totalitaires ⁴¹. Dans ses essais et ses romans, Orwell mentionne et commente à diverses reprises l'impression profonde qu'il a pu éprouver face aux langages des pouvoirs totalitaires, nazi ou stalinien. C'est dans cette dimension que certainement se trouve l'inspiration du Novlangue ⁴².

Inquiet de constater une détérioration de la langue anglaise, il lutta contre les expressions pompeuses et trompeuses répandues dans le langage, notamment politique. Au fil de ses essais des années 1943-1945, il mena ainsi la chasse aux « métaphores creuses ⁴³ », au « dialecte exsangue des porte-parole gouvernementaux », aux « slogans ineptes ⁴⁴ », aux formules mécaniquement répétées ⁴⁵, aux « métaphores inutiles et éculées ⁴⁶ », etc

40 - Miller J.-A., « Le despotisme de l'utile », *op. cit.*, p. 167

41 - Cf. notamment Crick B., *George Orwell. Une vie*, Éditions Balland, 1982.

42 - Cf. Wesley Young J., *Totalitarian Language, Orwell's Newspeak and its nazi and communist antecedents*, The University Press of Virginia, 1991.

43 - Orwell G., *Essais, articles, lettres*, volume III (1943-1945), Éditions Ivrea, 1998, p. 141-142, n° 27. À ma guise, *Tribune*, 17 mars 1944.

44 - Orwell G., *Essais*, volume III, p. 175, 177, n° 35, La propagande et la langue populaire, fin avril 1944.

45 - *Id.*, p. 188, n° 38, À ma guise, *Tribune*, 12 mai 1944.

46 - *Id.*, p. 418-419, n° 93, À ma guise, *Tribune*, 9 février 1945.

Dans *1984*, le Novlangue est une simplification artificielle de l'Ancilangue, réalisée sous l'égide du pouvoir de l'Oceania. Le philologue Syme expose avec délice et fascination à Winston, au cours d'un déjeuner à la cantine, les particularités et le but du Novlangue. D'une « orthodoxie venimeuse », mais d'une intelligence trop aiguë pour durer dans ce contexte totalitaire, Syme fait partie de l'équipe d'experts chargés d'élaborer la onzième édition du dictionnaire de Novlangue, édition définitive, qui présidera à la disparition totale de l'Ancilangue au profit exclusif du Novlangue. « Nous détruisons chaque jour des mots, des dizaines de mots, des centaines de mots. Nous taillons le langage jusqu'à l'os⁴⁷. » Tel est l'objectif du pouvoir totalitaire : une véritable épuration de la langue, avec ses corollaires, la restriction du champ de pensée à la stricte Orthodoxie et l'élimination de toute mémoire littéraire, à l'image des « trous de mémoire » dans lesquels Winston peut faire disparaître jusqu'à l'existence des individus dont il réécrit l'histoire. L'objectif est, sans fin, de réduire le vocabulaire : « Chaque réduction était un gain puisque, moins le choix est étendu, moindre est la tentation de réfléchir⁴⁸. »

En fin de roman, Orwell a développé une annexe – qu'il refusa de son vivant de supprimer malgré les suggestions de son éditeur – présentant une description technique détaillée du Novlangue. Le Novlangue comprend trois catégories de vocabulaire : A, B et C.

Le vocabulaire A est composé des mots nécessaires au quotidien. Par des procédés grammaticaux et linguistiques, ce vocabulaire est uniformisé et réduit, les mots étant débarrassés de toute équivoque et de toute subtilité.

Le vocabulaire C est le vocabulaire scientifique et technique. Réduit et simplifié, il conserve les racines des termes scientifiques de l'Ancilangue. Il est uniquement accessible aux spécialistes concernés et aux philologues⁴⁹.

47 - Orwell G., *1984, op. cit.*, p. 78.

48 - *Id.*, p. 434.

49 - Ce domaine semble ainsi préservé de l'ambivalence du $2 + 2 = 5$. Il correspond de fait aux langues artificielles techniques ou administratives réellement développées dans nos sociétés. Voir notamment à ce propos les articles de Chesneaux J., « De la Novlangue à la Nuclangue », Lacrois G., « Les Novlangues de l'Informatique », et Delcourt X., « Le paradigme cybernétique », dans le dossier consacré à George Orwell du n° 411 de la *Quinzaine littéraire* (16 au 29 février 1984).

Quant au vocabulaire B, il regroupe tous les mots de *Novlangue* à résonance idéologique et politique. Pour ce faire, de multiples représentations sont regroupées dans quelques termes englobants. Des abréviations sont systématiquement utilisées pour construire les mots composés qui les désignent, ce qui supprime les possibilités de connotation⁵⁰. L'objectif est que ce vocabulaire soit restreint à quelques fictions parfaitement contrôlées, ou plus précisément des fallaces paradoxales parfaitement contrôlées. « Il n'y avait pas de mot, dans le vocabulaire B, qui fût idéologiquement neutre. Un grand nombre d'entre eux étaient des euphémismes. Des mots comme, par exemple : joiecamp (camp de travaux forcés) ou minipax (ministère de la Paix, c'est-à-dire ministère de la Guerre) signifiaient exactement le contraire de ce qu'ils paraissaient vouloir dire⁵¹. »

Les différents commentateurs de l'œuvre d'Orwell – dont Bernard Crick – définissent généralement le *Novlangue* comme une satire du *Basic English*, cette sorte de rival de l'esperanto⁵². Le *Basic English* est une langue minimale, dérivée de l'anglais, qui comprend un stock lexical de 850 mots et repose sur une syntaxe simplifiée. « Une langue "idéalement simple", un anglais enfantin répondant à l'idéal de transparence qui anime la plupart des utopies de la langue⁵³. » Le *Basic English* trouve sa forme définitive à la fin des années 1920 et son auteur n'est autre que... Charles Kay Ogden, l'éditeur de *La Théorie des fictions* de Bentham.

Même si Ogden a posé les fondements du *Basic English* avant d'avoir lu l'œuvre de Bentham et rassemblé ses textes sur les fictions, il revendique la référence à la théorie benthamienne des fictions, et notamment le rôle que joueront les systèmes benthamiens de classement comme critères de tri pour opérer la réduction du vocabulaire. Anecdote amusante, Charles Kay Ogden appellera Panoptique un outil

50 - L'exemple, auquel tenait Orwell et qu'il développe dans *1984*, comme illustration d'une telle propriété est celui de « Comintern » à la place de « communisme international » (p. 432).

51 - Orwell G., *1984, op. cit.*, p. 431.

52 - Crick B., *George Orwell, Une vie, op. cit.*, p. 171.

53 - Courtine J.J. « George Orwell et la question de la langue », *L'Arc*, n° 94, 1984, p. 58.

pédagogique composé de roues concentriques à diamètres croissants, qui permet d'emprisonner dans une structure l'ensemble du *Basic English* et de le considérer d'un seul regard⁵⁴.

Jean-Jacques Courtine a établi et commenté cette relation entre le *Basic English* et le dispositif de surveillance panoptique, en référence au *Novlangue*. L'invention du *Novlangue* doit beaucoup à cet idéal de visibilité absolue et Orwell l'avait retrouvé dans la langue minimale d'Ogden. Dans le travail de ce dernier, une préoccupation revient avec une régularité obsédante : que le vocabulaire du *Basic English* tout entier « soit visible d'un seul coup d'œil », qu'il puisse être imprimé « sur le recto d'une seule feuille de papier⁵⁵ ».

Avec le Panoptique, le principe de surveillance permettait de « perdre la pensée de faire le mal, et presque la pensée de le vouloir », avec le *Novlangue*, dans *1984*, la solution est radicale, la pensée même du mal est éliminée : « À la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer⁵⁶. »

Le *Novlangue* serait-il à sa manière une sorte de Panoptique parfaitement dématérialisé ? Avec une langue maîtrisée, parfaitement transparente comme langue du pouvoir, d'où serait banni tout risque d'équivoque, plus besoin d'architecture ni de surveillant. Le *Novlangue* constituerait la plus parfaite et la plus légère des disciplines. Julia, dont Orwell dit qu'« elle était par certains côtés beaucoup plus fine que Winston et beaucoup moins perméable à la Propagande du Parti⁵⁷ », Julia, qui est fondamentalement rebelle, ne se sert jamais de mots *novlangue*. Pour être normalisée, Julia sera non pas rééduquée mais lobotomisée.

Mais, même dans *1984*, le *Novlangue* comme langue parfaitement transparente signant l'achèvement de la Révolution n'est qu'un idéal programmé qui ne pourra jamais être atteint, un effet d'annonce pour un système qui ne peut pas fonctionner sans la *double-pensée*, son principe central. La *double-pensée* – accompagnée de ses corollaires, le *noir-blanc*

54 - Cf. Kay Ogden C., *From Bentham to Basic English*, op. cit., p. 202 et l'introduction de W. Terrence Gordon, page XII.

55 - Courtine J.-J., « La meilleure des langues : le *Novlangue* d'Orwell », op. cit., p. 209.

56 - Orwell G., *1984*, op. cit., p. 79.

57 - *Id.*, p. 219.

et l'*arrêt-du-crime* – est une fiction orwellienne, dont l'idée la plus proche est celle d'ambivalence⁵⁸. Elle permet de faire coexister des oppositions dans le discours sans entraîner pour autant ni contradictions ni doutes. Le principe de la double-pensée fournit au pouvoir le dispositif lui permettant de maîtriser l'équivoque du langage, de le rendre transparent de son point de vue. Il constitue l'outil qui met la langue au service du pouvoir et de sa pensée unique. Ce principe est inséparable de la falsification de l'Histoire et de la destruction de la mémoire. Derrière le regard de Big Brother, on trouve les trois slogans : LA GUERRE C'EST LA PAIX / LA LIBERTÉ C'EST L'ESCLAVAGE / L'IGNORANCE C'EST LA FORCE.

Progressivement, et notamment après la lecture du *livre* apocryphe de Goldstein, Winston Smith décrypte ces mécanismes sur lesquels repose et se maintient le pouvoir totalitaire. Mais il continue à se poser la question de la cause. O'Brien lui apportera sa réponse : le pouvoir est sa propre fin. « Le bien des autres ne l'intéresse pas. Il ne recherche ni la richesse, ni le luxe, ni une longue vie, ni le bonheur. Il ne recherche que le pouvoir. Le pur pouvoir⁵⁹. »

Derrière les correspondances entre les dispositifs visuels de surveillance du *Panoptique* et de *1984* (dont le titre original exact est : *Mille neuf cent quatre-vingt quatre*), on peut donc considérer que se confronte dans l'œuvre de Bentham et dans celle d'Orwell une autre composante commune plus enfouie, plus méconnue, celle ayant trait à une réflexion sur le langage et les relations du pouvoir et de la langue. Le bonheur et l'utilité d'une part, le pouvoir et la double-pensée d'autre part s'y articulent respectivement.

58 - Cf. Brune F., *1984, ou le règne de l'ambivalence*, Minard, 1983.

59 - Orwell G., *1984, op. cit.*, p. 371.

POESIE POLITIQUE PSYCHANALYSE

DANIÈLE MONTET
PARLER DE L'UN ?

ÉLIANE ESCOUBAS
HEIDEGGER

FRANCISCO PEREÑA
DE LEIBNIZ À BARTH

FRANC DUCROS
DANTE

GÉRARD RABINOVITCH
LE TRAIT BARBARE

MICHEL BOUSSEYROUX
D'UN CRIME À L'AUTRE

CHRISTINE RAGOUCY
BENTHAM ET ORWELL

ENTRETIEN
CHRISTIAN BOLTANSKI

ANNIVERSAIRE
CHRISTA WOLF



UN, DIEU, DROIT

2 1